NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

74 Nº 4 1952

Hiérarchie et Prophétisme

Hilaire DUESBERG (o.s.b.)

p. 372 - 389

https://www.nrt.be/fr/articles/hierarchie-et-prophetisme-2584

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Hiérarchie et Prophétisme

Ben-Sirah, bourgeois de Jérusalem, l'auteur inspiré du livre de l'Ecclésiastique, décrit la stabilité merveilleuse de la Création en célébrant comme suit la régularité du cours des astres :

« Quand au début Dieu créa ses œuvres,
sitôt qu'à la vie Il les appela, Il répartit leurs attributions.
Pour jamais, Il leur assigna leur activité;
pour jamais, les armées du ciel vaquent à leur tâche.
Sans éprouver ni faim ni soif, elles ne se lassent ni ne s'épuisent;
elles ne perdent rien de leur vigueur.
Pas une ne heurte l'autre;
jamais elles ne transgressent ses commandements. » (*Eccli.*, XVI, 26-28).

Voilà, pour le chrétien, comment l'Esprit créateur remplit l'univers et l'anime. Tout ce qui existe, Il l'a fait; Il a subordonné tous les êtres à leur fin singulière en même temps qu'à la fin de l'ensemble.

L'Esprit de Dieu est le législateur omniprésent, vigilant de l'univers; en obéissant à ses lois, les créatures accomplissent inéluctablement leur destinée.

Mais la vision chrétienne du monde ne se cantonne pas tout entière dans l'immutabilité de l'ordre cosmique; l'Esprit divin gouverne le cours des choses au gré de sa « fantaisie »; c'est ainsi que parle la Sagesse, parèdre de Yahweh, dans le livre des *Proverbes*. Aux jours de la Création :

« j'étais à ses côtés comme maître d'œuvre...
prenant mes ébats tout le temps en sa présence,
prenant mes ébats sur le sol de la terre
et mettant mes délices à fréquenter les enfants des hommes. » (VIII, 30).

L'œuvre des six jours était donc un jeu et sans doute avait-il ses règles comme il sied chaque fois qu'un être raisonnable se divertit, mais le joueur compose lui-même les règles auxquelles il s'assujettit, et c'est bien le cas de la Sagesse divine; seulement sa fantaisie est souveraine et par là se justifie : elle est rythme et nombre, c'est-à-dire mesure; elle est ordre et prévoyance, c'est-à-dire prudence. Car la fantaisie n'est jamais que la pointe suprême de l'application des lois établies et, s'il y a rupture de l'ordre, elle n'est qu'apparente.

L'Esprit de Dieu proportionne les parties au tout; Il est le parfait géomètre; mais Il use du miracle qui manifeste son maître à la créa-

ture, l'esprit à la matière docile. Quand Israël, l'enfant privilégié de Dieu, sortit d'Egypte :

« la mer l'aperçut et s'enfuit,
le Jourdain remonta en arrière ;
les montagnes bondirent comme des béliers ;
comme des agneaux, les collines ! » (*Ps.*, CXIV, 3-4).

Quel attentat envers le déterminisme universel ! Et pourquoi ? Mais le miracle, pour un chrétien, n'est pas subterfuge d'un démiurge aux abois et qui, dominant mal son organisation cosmique, en est réduit à la bouleverser de façon arbitraire. Non ! c'est l'argument d'une finalité supérieure qu'on impose aux éléments en troublant leur quiétude, et cette finalité c'est le salut éternel des hommes que Dieu mène par la main au delà de la Mer Rouge vers la Terre des Promesses.

Dans l'Eglise, cet Israël du dernier âge, l'Esprit est bien autrement présent et de façon bien plus intime que dans la Création, car Il y préside à l'aventure divine de tous les hommes et depuis Adam, jusqu'aux ultimes jours du monde, Il les guide vers la maison du Père.

Par quel moyen ? par l'Alliance ; celle qu'il conclut avec Noé, avec le Père des croyants, avec Moïse sur le Sinaï, avec David ; elles sont successives mais elles n'en forment qu'une ; l'homme ondoyant les rend caduques, désuètes, mais Dieu persiste à les vouloir définitives, sans repentance. L'Alliance n'est qu'une effusion de l'Esprit, une largesse divine dont la subtilité doit pénétrer les cœurs, façonner les intelligences et pourtant elle est proposée en forme d'ordonnances, de lois. Elle devient un instrument juridique, une base aux institutions d'un peuple et elle est promulguée pour toujours.

L'Alliance est la Loi ; elle est statique en ses termes, en ses conditions, comme elle est immuable en son Initiateur. Cependant, à son stade inaugural, elle est mouvement, voire catastrophe ! le Déluge universel prélude à l'alliance avec Noé, la loi du Sinaï est communiquée au peuple hébreu dans le fracas du tonnerre et l'éblouissement de la foudre déchaînée, la descente du Saint-Esprit, au Cénacle, s'accompagne d'un tumulte d'ouragan et de phénomènes ignés.

« Le vent souffle où il veut » (*Jean*, III, 8) et nul ne peut dépister ses détours. Il en est de même de l'Esprit divin : Il peut tout et jusqu'à soumettre à une naissance nouvelle un vieillard depuis longtemps né. Nicodème invoque l'état-civil, le fait dûment enregistré, définitivement acquis ; en vain ! il faut renaître ; telles sont les vues de l'Esprit (*Jean*, III, 3 sq.).

L'Eglise est une malgré la diversité de ses dons spirituels. C'est comme l'univers : il est bigarré mais unique ; miroir aux mille facettes d'une cause unique, d'un archétype unique. Il est bigarré mais d'une bigarrure fonctionnelle où tout a sa place, où rien n'est inutile, même et surtout ce qui aux humains semble du luxe :

« Il ne faut pas dire : « A quoi bon ceci? »
car pour sa destination tout a été fait.
Il ne faut pas dire : « Ceci est moins bon que cela! »
car en temps voulu tout devient excellent. » (*Eccli.*, XXXIX, 17a et 21).

En l'Eglise, tout est donné, donc tout est reçu. Rien de légitime, rien d'authentiquement spirituel qui ne soit de l'Esprit : « Personne, parlant sous l'action de l'Esprit de Dieu, ne dit : « Anathème à Jésus » et personne ne peut dire : « Jésus est Seigneur » que sous l'action de l'Esprit Saint. » (*I Cor.*, XII, 3). Mais notons en passant que voilà un canon de la spiritualité, un critère fixe du spontané pneumatique, une loi institutionnelle du discernement de l'Esprit, un conformisme autorisé de ses charismes.

Cependant en parallèle à l'unité divine, il y a l'unité des fidèles de Jésus (Jean, XVII, 20) et cette unité se fait par l'Esprit qui distribue, organise, proportionne les dons surnaturels émanés du Dieu unique : « Il y a certes diversité de dons spirituels, mais c'est le même Esprit; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur; diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. » (*I Cor.*, XII, 4-6).

Les dons qui ornent l'Eglise sont des largesses divines; ils sont distribués pour assurer la vie de l'organisme surnaturel oecuménique où l'humanité trouve le salut. Leur origine céleste et leur but nous enseignent qu'ils sont tous infiniment précieux; il n'en est pas de chétif, ou d'insignifiant, ou de méprisable. Ce serait faire injure au Sauveur que de déprécier ce qu'il nous offre pour travailler avec lui à la rédemption de nos frères, et la preuve que tous les charismes sont utiles et par conséquent dignes d'estime, c'est que tous sont fonction du corps entier. Ils animent l'organisme ecclésiastique; ils le servent; ils sont donc subordonnés à l'ensemble; ils sont donc hiérarchisés. « A qui la reçoit, la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun... c'est toujours le même Esprit qui opère tout cela, distribuant ses dons à chacun en particulier comme il l'entend. » (*I Cor.*, XII, 7 et 11).

C'est dire que les charismes sont de valeur relative; ils sont plus ou moins riches, plus ou moins utiles ou nécessaires, mais nul n'a de valeur absolue sinon la charité. Tous sont gratuits, c'est-à-dire spontanés, inattendus, surprenants, et ils procèdent d'un appel venu d'En-Haut. Toute démarche humaine qui anticiperait sur le bon vouloir et le choix divin serait une usurpation.

La chorégie des charismes divins échappe de ce fait à toute espèce de fonctionnarisme, et de même leur emploi. Chacun des membres du Christ quand il use de son don pour le service commun doit s'interdire la routine qui étouffe la ferveur. Tous les précédents connus

et classés n'ont aucun droit contre la nouveauté du cas, banal si on le prend en série, mais palpitant si l'on se représente qu'il y va de l'intérêt surnaturel d'une âme immortelle. Dans les dicastères ecclésiastiques, il faut faire oraison pour que l'imagination des bureaucrates soit illuminée, tout comme celle des professeurs de séminaires ou celle des confesseurs la veille de Pâques. Or elle existe cette prière et on la récite sans cesse : « Veni Creator Spiritus ! » Venez Esprit Créateur ! renouvelez mes forces, réchauffez mon cœur, pour qu'au tribunal de l'Officialité, au confessionnal, dans ma chaire doctorale, je ne cède jamais à la fatigue du déjà vu, à l'inappétence pour le cent fois dit.

Pierre à Joppé entrait en extase et se voyait offrir du haut du ciel un repas composé de mets interdits par la Loi ; or son mouvement premier, tout mécanique, était de se réfugier derrière le texte légal et de décliner l'invitation céleste. Routine et manque d'imagination ! mais il se ressaisit pour réfléchir au prodige. Sous l'influx de l'Esprit, l'imagination de Pierre s'éveillait !

Ce qui précède est une clef forgée pour traiter du sujet annoncé par le titre : « Hiérarchie et Prophétisme ». Cela s'additionne-t-il pour faire une somme ? et dans ce cas, cela s'opposerait-il plus ou moins ? Mais que hiérarchie et prophétisme fassent contraste ou disparate dans l'Eglise, est-ce concevable ? Peut-il y avoir dans l'Eglise contrariété, ou rupture d'harmonie ?

L'Eglise du Christ est harmonie. Encore celle-ci n'est-elle sensible qu'aux oreilles dociles aux accents de l'Esprit Saint, capables de percevoir l'accord profond sous des tonalités suraiguës. Les gestes des gens d'Eglise au premier abord peuvent sembler passionnés, hors de propos. Il suffit de feuilleter l'histoire ecclésiastique ; ces conclaves où l'on n'élit pas toujours le meilleur candidat, ces conciles où l'on dispute des choses de Dieu avec violence, ces théologiens dont la doctrine commune s'efface devant les divergences des distinctions subtiles. C'est l'arche de Noé ! S. Pierre en son épître première l'a dit en insistant sur son rôle salutaire (I Petr., III, 21). Il faut de tout pour faire un monde spirituel et au demeurant il n'est qu'une seule arche pour abriter le genre humain en voie de perdition.

Paul devait beaucoup à Barnabé ; c'est lui qui le premier avait rompu le cordon sanitaire qui, à Jérusalem, isolait le converti de Damas, persécuteur de la veille. Il l'avait introduit dans l'Eglise, puis plus tard amené à Antioche ; ensemble ils avaient fait leurs premières armes dans l'apostolat. Il n'empêche qu'au moment de repartir pour prêcher l'Evangile à l'Asie, ils ne purent s'entendre sur la personne du jeune Jean Marc. Barnabé, son cousin, le voulait prendre comme compagnon ; Paul, se souvenant qu'il avait une fois déjà fait défection, l'estimait encombrant. Il s'éleva entre eux ce que l'auteur des

Actes appelle « un paroxysme », disons un échauffement et ils allèrent chacun de son côté. Harmonie assurément! mais non sans quelques éclipses.

Hiérarchie et prophétisme; commençons par la hiérarchie. A première vue, et c'est celle de l'empirisme, elle semble naître et se développer par la nature même des choses. Si l'Eglise de Dieu est bien ce que son nom indique : « l'Assemblée », sous peine de devenir une cohue comme aux temps d'anarchie — « En ces jours-là, il n'y avait pas encore de roi en Israël; chacun faisait ce qui était bon à ses yeux. » (*Juges*, XXI, 25) — il faudra bien que des hommes choisis guident ses destinées, régissent son temporel, président aux réunions liturgiques.

Il en fut ainsi dès l'âge apostolique. Au second siècle, aux temps d'Ignace d'Antioche et de Polycarpe de Smyrne, l'épiscopat monarchique est établi sans conteste; il est le signe visible de l'unité, la fonction qui tient en respect le fléau des sectes, des hérésies, des schismes. Déjà Clément de Rome avait rappelé, vers 90, comme un droit établi, le statut des « anciens »; y porter atteinte équivalait à une « *stasis* », une émeute, contraire évidemment au bon ordre de l'Eglise. Ces « anciens » ou presbytres, comme les « surveillants » ou épiscopes figuraient déjà dans les épîtres pauliniennes et dans les Actes des Apôtres. Si on la date du premier siècle, la Didachè prenait parti au lendemain des temps apostoliques pour le ministère sédentaire contre les missionnaires itinérants. Les épîtres pastorales légiféraient en faveur des institutions stables, éprouvées, légitimes et Paul en ses grandes lettres aux Eglises invoquait, dès les premiers âges chrétiens, les droits de l'apostolat souverain. C'est ainsi que l'Eglise catholique, ou grande Eglise, agglomère les Eglises citadines de l'Empire romain et les réunit en conciles, tandis que Rome, dès le temps d'Ignace et pendant tout le second siècle, joue un rôle qui s'en ira grandissant.

A travers la suite des âges, la hiérarchie ecclésiastique a pour fonction première la garde du « dépôt » (*I Tim.*, VI, 20), autrement dit d'assurer la transmission intégrale du témoignage que l'Eglise de la Pentecôte rendait à son Seigneur ressuscité, le Messie d'Israël, le Fils de Dieu. Les siècles passent; il les faut affronter à la suite sans leur permettre de rien entreprendre sur la teneur du message évangélique. Ils en sont les porteurs et n'ont pas le droit de l'user comme ils défont les œuvres humaines. La Bonne Nouvelle doit durer; c'est du ressort de la hiérarchie. Ses listes épiscopales, telles qu'Eusèbe ou Irénée les ont établies, permettent aux fidèles de remonter le cours de l'Histoire pour contrôler la suite de la religion. Car l'Histoire porte désormais dans ses annales le témoignage des hauts et bas de la nouvelle Alliance; c'est bien ce que veut dire le prologue à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Elle est le moyen de constater l'unité de l'Eglise et son identité à travers le temps et l'espace. Car l'Eglise a besoin de se sen-

tir une et immuable dans le mouvement même. C'est par là qu'elle se rend compte de sa solidité, par le moyen de la Tradition qu'elle transmet comme elle l'a reçue. La querelle entre le pape Victor et Polycrate d'Ephèse, au siècle deux, touchant la date de la Pâque affrontait deux traditions qui se réclamaient des Apôtres. Seule la charité, ce charisme de l'absolu, pouvait lui donner une solution.

Pour sauvegarder le « dépôt », la hiérarchie a reçu en don le pouvoir des clefs, la puissance dévolue par le Maître à l'intendant afin qu'il distribue en temps utile leur provende à ses compagnons de travail. Elle a le pouvoir de lier et de délier par une action parallèle à celle du Ciel même, qui s'engage à ratifier ses décisions. Ici-bas nul ne la juge.

Ainsi elle préside, et souverainement, à la liturgie où s'étagent les ordres, depuis l'évêque jusqu'aux « laïques », ceux du peuple; à la doctrine, comme en fait foi le canon des Ecritures reçues, dit de Muratori, ou le contrôle exercé par l'évêque d'Alexandrie sur la prédication d'Origène; enfin le jour viendra où, forte des services rendus à un monde secoué par les Barbares, elle dominera la Chrétienté médiévale.

La hiérarchie ecclésiastique est donc l'ordre établi, sanctionné; elle est le *kosmos* du surnaturel, l'élément éternel introduit dans le monde; elle utilise à ses fins les siècles, les générations, les empires en vue d'une action identique, continue, répétée. Le dithyrambe du Ben-Sirah à la gloire des astres vaut pour les hiérarques chrétiens.

Pourtant que cette vue est incomplète et loin d'embrasser toute la sublime réalité. La hiérarchie est bien autre chose encore!

Elle garde le dépôt! mais ce n'est pas du talent enfoui sous terre qu'il s'agit. Le serviteur conformiste et timoré qui le rendit intact à un maître exigeant fut durement tancé pour ne l'avoir pas fait fructifier. Le dépôt doit s'accroître; c'est la manière de ne pas s'altérer. Les hiérarques ne sont pas les dragons des Hespérides; ils doivent être vigilants et ne s'assoupir jamais, bien mieux ils doivent repasser dans leur mémoire les termes du message évangélique, mais cette mémoire ne consiste pas à ressasser des formules; elle est créatrice; des circonstances nouvelles, imprévues, exigent qu'en termes adaptés les discours du Seigneur soient répétés aux ouailles. La vigilance des bergers se double d'inquiétude : « Sentinelle! où en est la nuit? » (*Is.*, XXI, 11). A chaque génération de pontifes, les consignes se renouvellent comme leurs noms; tour à tour, ils sont des Grégoires, qui veillent à leur poste, des Léons, aux aguets du danger comme le roi du désert, et s'ils revêtent le doux nom de Pie, ils n'en sont pas moins acharnés contre l'erreur et l'injustice. Leur sollicitude courageuse, ils l'exercent jusqu'au martyre.

Nombre de papes ont péri par le glaive en confessant l'Evangile. Il

me plaît de rappeler une fidélité aussi constante quoique plus humble dans son objet : les veillées nocturnes du Pape Pie VII, à Savone. Il était isolé, sans même un secrétaire. Lui-même dépouillait ce qu'on lui communiquait de son courrier et lui-même répondait aux demandes de dispenses adressées au Siège apostolique. Il avait formé un domestique mal dégrossi à écrire sous sa dictée pour suppléer aux défaillances de sa main fatiguée. A eux deux, le Pontife et le valet, ils constituaient toute la Curie; parfois le Pape hésitait sur la réponse à donner, sur la formule exacte, faute de conseils ou de références, mais vaille que vaille, avec ses pauvres moyens, il continuait sans répit à administrer l'Eglise. La bureaucratie des grâces papales s'incarnait dans ce Vicaire du Christ devenu pour le service de ses brebis un vieillard plumitif.

L'inquiétude habite le cœur des hiérarques vigilants et les détourne de s'abandonner aux facilités d'un pouvoir uniformément conservateur; mais, si l'on remonte aux sources de la hiérarchie, on découvre bien d'autres motifs de renouvellement continu.

Ses origines : elle a été envoyée, dépêchée par un mandat du Seigneur Jésus : « Comme mon Père m'a envoyé, de même je vous envoie. » (Jean, XX, 21). Les hiérarques sont montés au rang suprême parce que Jésus les a choisis (Jean, XV, 16). Or ce choix était libre, arbitraire presque et, pour les élus, constituait une vocation. Les Apôtres furent appelés; Pierre fut désigné à Jésus par l'Esprit qui le fit se dépasser lui-même en confessant la divinité de son Maître, à Césarée de Philippes. Hommage pour hommage : Pierre! mon Père te révèle le secret de mon être, je t'ouvre les perspectives de l'avenir; « tu es Pierre, Céphas, et sur cette pierre je bâtirai mon l'Eglise. » (Matth., XVI, 18).

Au début de la hiérarchie, la liberté de l'Esprit créateur, maître souverain des métamorphoses de l'ordre établi. Le signalement des élus de la cléricature se calque sur celui de leur maître divin. Jésus est l'envoyé par excellence, dépêché par le Père pour le salut du monde. Il est le chef, l'organe permanent du corps mystique, le Pasteur qui ne quitte pas d'un instant ses brebis, le Prêtre selon l'ordre mystérieux de Melchisédech, la pierre d'angle qui couronne l'édifice, et voilà bien des titres institutionnels qui désignent la permanence. On peut les résumer d'un mot, il est le Messie ou l'aboutissement des espérances séculaires d'Israël. Seulement il est encore « le » Prophète et c'est à ce titre qu'il monte à Jérusalem pour y trouver la mort (Luc, XIII, 33); il est le Thaumaturge, le faiseur de prodiges, et qui opère ses cures en plein sabbat; il est le Rabbi autodidacte, qui négligea de passer par les écoles avant d'enseigner; il est enfin « le signe de contradiction » (Luc, II, 34), telles sont les sautes de vent de l'Esprit Saint.

Il est venu accomplir la Loi, fonder l'Église; telle est la part des institutions. Il obéit à la Loi, paie le didrachme, se fait circoncire, fête la Pâque des juifs, juif lui-même. Mais sa mort abolit les rites ancestraux, sa dernière Pâque fonde l'Eucharistie. Tel est le fondateur, le modèle des hiérarques; il représente la stabilité des œuvres divines en même temps que leur mobilité. Ses envoyés doivent s'en souvenir.

Comme ils doivent garder dans leur mémoire que la hiérarchie s'est établie sur les ruines de celle qui la précéda, qui, des siècles durant, fut la seule légitime et dont ils ont consacré la déchéance par un décret de l'Esprit Saint, mais au prix d'un scandale.

Enfin à ce collège des Douze, témoins de la vie terrestre de Jésus, depuis le baptême de Jean, un intrus fut adjoint, « l'avorton », le pharisien persécuteur, que le Seigneur terrassa, contraignit à se montrer docile, embrigada parmi les siens, transforma en instrument de choix, colloqua parmi les Apôtres. Telles sont les inventions de l'Esprit créateur; sans cesse, Il remet sur le métier son œuvre et la modifie. De Lui, « qui a parlé par les Prophètes », naquit la hiérarchie. Autrement dit, elle est issue de la prophétie, ce qui ne doit jamais s'oublier!

Qu'est-ce donc que la prophétie? A la mettre en image d'Epinal, de même que la hiérarchie c'est Canossa, la mule papale pesant sur la nuque de l'Empereur prosterné, demi-nu, dans la neige, ainsi la prophétie c'est le don de prédire l'avenir, à coup sûr, avec dates et repères à l'appui.

En réalité, à la prendre dans toute son ampleur, elle reste indéfinissable, tout comme ses comportements mêmes. Elle est message divin, message exprès, pénétrant en tourbillon dans l'Histoire Sainte.

Le personnel des messagers, le style et les destinataires du message, tout cela échappe aux règles, au canon de l'art « épistolaire ». L'Esprit Saint crée des prophètes avec n'importe qui, voire avec une ânesse; il fait des prophéties avec n'importe quoi, voire avec le poil d'Ezéchiel ou la tunique courtaude d'Isaïe. Joël l'a prédit, le jour doit venir où l'Esprit se répandra sur toute chair : « Et vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, vos jeunes gens verront des visions. Même sur les esclaves et les servantes, en ces jours-là je répandrai mon esprit. » (Joël, III, 1-2). Vraiment Joël! même sur les bonnes à tout faire? Or S. Pierre nous avertit que cette prédiction s'est réalisée le jour de la Pentecôte; la prophétie habite donc l'Église et l'anime.

Elle est un rappel impérieux de la transcendance divine pour l'usage de qui serait tenté d'oublier cette réalité essentielle et de s'appuyer exclusivement sur la stabilité rassurante de l'ordre établi. Songeons à l'épouvante des collines et du Jourdain, à leurs ressauts en

arrière. Voilà la prophétie en exercice; la présence de Dieu révélée soudain par l'émotion des créatures, afin que le monde entier sache que les siècles sont les témoins de l'éternel et non du temporel.

La prophétie fait souvenir les hommes de l'unique nécessaire. Son destinataire de choix sera la hiérarchie afin d'exciter sa vigilance naturelle. L'enfant Samuel fut envoyé vers Héli, le grand-prêtre, pour lui annoncer quelles catastrophes allaient fondre sur lui en châtiment de sa négligence. Héli ne contesta pas l'authenticité du message ni le droit du messager imberbe. Au contraire! dans l'insignifiance du petit Samuel, il reconnut la manière de l'Esprit Saint.

La prophétie se meut en dehors du temps; par conséquent elle a des vues sur l'avenir tout autant que sur le moment actuel. Ne vise-t-elle pas uniquement à orienter les humains sur l'éternel? Un examen de conscience très lucide, très aigu, voilà ce qu'elle doit être, soit une affirmation sans ambage du mécontentement permanent qui hante les consciences chrétiennes. Elles savent quelles sont les exigences de leur vocation d'éternité; jamais on ne pourra complètement les satisfaire; la pire illusion serait de se proclamer juste. La prophétie est une surveillance, une « épiskopie », de l'hôte intérieur, et qui soudain éclate au dehors pour alerter le troupeau.

Comme la hiérarchie, elle est un facteur d'unité. Elle groupe autour d'elle la foule, non des badauds en quête de prodiges ou de déclamations virulentes à l'adresse des pouvoirs établis, mais le troupeau des brebis affamées de justice, assoiffées de béatitude. Elle les révèle à elles-mêmes en lançant son mot d'ordre.

Et voici le retour des choses. Fille de l'Esprit, la prophétie doit atteindre son auditoire par delà le temps où occasionnellement elle se manifeste, elle doit franchir les siècles, elle devient écriture. De parole brûlante, sonore, elle se change en texte durable parce que fixé, sinon figé; témoin permanent, propre à être consulté par les doctes pour que leur pensée puisse aller et venir du passé d'hier aux jours de demain en éclairant le présent. Comme Jésus-Christ, elle est hier, aujourd'hui et pour les siècles (*Héb.*, XIII, 8). Ainsi à l'image de la hiérarchie, la *prophétie devient une institution; le sermon sur la montagne* accomplit la Loi et devient à son tour une charte écrite, celle de la perfection évangélique.

Hiérarchie et prophétisme se compénètrent donc en vertu de leur commune origine. L'une et l'autre procèdent du Seigneur Jésus et de la plénitude de son Esprit. Lui-même fut Hiérarque et Prophète tout ensemble. Elles s'empruntent mutuellement ce qui semble être leurs traits singuliers, exclusifs : la durée séculaire dans l'exercice de l'autorité divine avec le primesaut originel du message divin.

Quelles sont les affinités de la hiérarchie avec le prophétisme? Ses origines d'abord. Elle continue l'apostolat, le message évangélique,

comme l'a très bien marqué Clément Romain. Autrement dit, elle procède du Christ et donne ainsi à l'Eglise sa note d'apostolicité qui est conjointe à la prophétie : « vous êtes fondés sur les Apôtres et les Prophètes. » (*Eph.*, II, 20).

Comme le prophétisme, la hiérarchie est « vocative » par son recrutement qui est individuel. La cléricature n'est plus une caste héréditaire ; elle est ouverte à tous les laïques ; ils reçurent dans le baptême l'onction primordiale qui les rend aptes à gravir les degrés des ordres ecclésiastiques. La hiérarchie est peuple ; chacun des hiérarques est sorti du rang et fut tiré par Dieu du laïcat comme Amos ou David de derrière les vaches. C'est par là qu'elle se renouvelle et se fait contemporaine du troupeau à elle confié. La succession embrasse toute la suite des évêques et singulièrement des évêques de Rome comme un tout ; la successivité distingue les titulaires des sièges qui se suivent et se différencient selon leurs dons particuliers. Tous les papes parlent le latin ; mais leur latinité est plus ou moins élégante selon le degré de culture qu'ils ont reçue. Tous professent d'être intrépides, mais tous n'ont pas le tempérament d'un Jules II montant à l'assaut de Mirandola et pénétrant le premier à cheval par la brèche.

Comme le prophétisme encore, la hiérarchie est une fonction, et une fonction vitale parmi « un peuple de prêtres » (*I Pet.*, II, 9). Dans son libelle de *la Liberté chrétienne*, Luther a bien montré que le sacerdoce était au service de la communauté tout entière, que la différence entre les membres du Christ avait pour but le bien commun. Pourquoi, en veine de paralogisme, a-t-il conclu à l'égalité fondamentale de tous les membres du corps mystique ? Si les fonctions les différencient, elles les hiérarchisent. Mais ce qui reste vrai, c'est que l'épiscopat n'est pas un titre décoratif, ni un avantage individuel. Il faut bannir du mot de « bénéfice » l'idée de sinécure profitable à la vanité ou au confort du prélat.

La hiérarchie est transitoire autant que le prophétisme. Au retour du Seigneur elle disparaîtra. C'est une institution d'attente qui durera autant que les siècles mais pas davantage et, pour chacun des hiérarques comme des prophètes, cessera en tout cas avec leur vie. Il en est qui l'oublient et se croient immortels ! Qu'ils songent, comme aussi les prophètes, qu'ils sont responsables à la manière d'intendants. Le Maître surviendra tout soudain et s'il surprend son fondé de pouvoirs à maltraiter ses compagnons ou à piller la dépense, il lui fera subir un châtiment de hiérarque et non de laïque. Comme le prophétisme, la hiérarchie doit être consciencieuse.

Cette conscience de n'être pas une tyrannie mais une charge pose les limites du pouvoir ecclésiastique. L'Eglise est en définitive une assemblée d'âmes individuelles et leur salut personnel est le but suprême de l'institution. Hiérarchie et prophétisme ont été fondés pour l'édifi-

cation; les sacrements sont là pour les hommes et non les hommes pour le sacrement. C'est la tentation permanente des bureaux d'oublier que les règlements ne sont pas une fin en soi. La doctrine de l'Eglise lui interdit pareille distraction. Le désir du baptême supplée à l'effusion de l'eau; l'acte de contrition peut remplacer la confession; le consentement des époux peut se passer de témoins. Il n'est pas dans le droit canon de peines purement vindicatives; toutes sont médicinales et visent à l'amendement du coupable. Quand des évêques de France demandèrent à Pie X le pouvoir d'entraver les vocations religieuses parmi les prêtres de leurs diocèses, il s'y refusa par respect de la liberté des âmes.

*La hiérarchie a ses charismes propres garantis par l'Esprit : l'in*faillibilité, privilège tout négatif qui la préserve d'errer dans son enseignement solennel. Le pape ou le concile témoigne alors de la foi de l'Eglise universelle, telle qu'elle fut depuis le commencement. La formulation du dogme révélé peut n'être pas la plus heureuse, mais elle ne peut être indigente au point de trahir des siècles de croyance et la teneur du Message. Si l'Eglise prêche, ce ne peut être que la parole de Dieu.

Elle est donc indéfectible, ce qui veut dire qu'elle ne peut manquer à ses fidèles. Ils trouveront auprès d'elle la lumière, même dans la nuit du Grand Schisme, de la sécession de l'Angleterre sous Henri VIII. Par quelles voies? l'Esprit Saint veille, qui suscite des martyrs au sein de l'apostasie générale.

Surtout la hiérarchie a pour elle son expérience et sa mémoire, qui lui permettent de discerner l'avenir d'une doctrine neuve et séduisante, la qualité des « esprits », à première vue lumineux. Enfin elle a appris au cours des âges à pratiquer la souplesse de gouvernement qui la tient en contact avec toutes les Eglises particulières. Il est des tempêtes qu'elle a essuyées mais qui ne reviendront pas car la hiérarchie en a fait son profit. « La Compagnie de Jésus, me disait un jésuite a été supprimée une fois; elle s'en souvient et ne le sera jamais deux fois. »

Sa puissance même l'aide à se gouverner. Le fait du prince lui permet des révélations bureaucratiques. Dans la nuit qui suivit son élection, Pie X ne dormit pas. Il s'interrogeait pour savoir comment il donnerait quelque utilité à son pontificat. S'étant souvenu des difficultés dont le droit canon était hérissé et qui lui avaient rendu si pénible son administration épiscopale, il eut l'idée d'une codification générale des lois ecclésiastiques. Cette pensée généreuse ne pouvait suffire à créer le nouveau code, mais poussée à fond elle lui permit de trouver des collaborateurs idoines et de secouer l'inertie invincible des bureaux.

Le pouvoir suprême est facteur de progrès; il est la terreur des

conservateurs. Il patronne les réformes ; il sanctionne les nouveautés. Les évêques s'arrangeaient ces étranges fidèles qu'étaient les anachorètes, réfugiés au désert, loin des églises et de leurs pasteurs. La papauté fut favorable à la révolution franciscaine comme à celle des jésuites. Pourtant que d'encre a dépensé Melchior Cano pour refuser à ces derniers le droit de se dire religieux. Il n'est pas jusqu'aux bergères députées par Dieu qui n'aient eu leur droit d'entrée dans les palais pontificaux.

La hiérarchie pratique donc à sa façon le mécontentement prophétique et l'examen de conscience. Elle est aux écoutes des prophètes et il le faut bien car le christianisme tout entier, qu'est-il autre chose sinon un refus sanglant de se conformer aux maximes de ce monde, domaine de Satan ; autant dire qu'il est une révolte et une condamnation de toutes les iniquités que charrie l'histoire. « *Non possumus!* » c'est la formule la plus bénigne de rejet dont la hiérarchie dispose à l'endroit des forces séculières et elle en use et, dans ce moment-là, elle rejoint le prophétisme.

Pourtant en dépit de ces affinités profondes, la hiérarchie n'est pas le prophétisme ; elle s'en distingue, et la différence des charismes et des méthodes n'est pas sans causer des heurts.

C'est que le prophétisme n'est pas contemporain. Isaïe propose un signe au roi Achaz, qui lui garantira que Yahweh le protègera contre l'envahisseur. Achaz décline l'offre salutaire qui engagerait sa foi. Eh bien ! Jérusalem sera sauvée et le signe est donné mais il ne fournira toute sa mesure qu'après sept siècles, par delà cette génération incrédule, capable d'arrêter dans son insouciance de l'avenir le salut commun. Isaïe prêche dans la Jérusalem des rois de Juda, mais nous sommes de son audience. Le présent ne le peut enclore ; il est au delà du moment présent.

La hiérarchie au contraire se meut dans le temps. Secondée par sa mémoire, elle demeure parmi la génération qu'elle enseigne, « qu'elle paît ». Il serait dangereux qu'elle se dépassât elle-même ; les brebis la suivraient-elle ? Quel pape aurait pu liquider l'Église féodale ? mais il lui suffisait de donner les mains à François d'Assise.

Le prophétisme, lui, est intempestif, donc scandaleux, tel Amos dans le sanctuaire de Béthel. Les prophètes sont des pèlerins incommodes pour les saints lieux : Jérémie annonce la ruine du Temple ; Jésus de Nazareth en expulse les honnêtes courtiers sans lesquels il n'est plus de sacrifices. Ils secouent le droit et la coutume miséricordieuse, qui combine la loi avec les aises des gens de bonne volonté.

La hiérarchie subit les catastrophes qu'elle n'a pu éviter ou celles qu'elle n'a pas su prévoir. Elle est roc, donc inébranlable, mais elle est aussi esquif, livré aux caprices des flots. Les deux images sont dans l'Evangile. « Le pilote du navire, quand il voit que le vent lui

est contraire, aborde certaines vagues de front, mais oriente prudemment sa barque pour prendre de biais celles qu'il prévoit ne pouvoir surmonter ». Qui parle de la sorte? S. Grégoire le Grand et la citation est du très intransigeant cardinal Lambruschini, secrétaire d'État du très intransigeant Grégoire XVI, mais qui avait trouvé plus intransigeant que lui dans la personne de Mgr de Quélen, archevêque de Paris (ap. Martin, *La nonciature de Paris sous Louis-Philippe*, Paris, 1949, p. 99, du 1er février 1836).

La prudence s'impose à la hiérarchie. Les suites des mesures les mieux étudiées sont imprévisibles. De la communion des petits enfants, de la communion quotidienne, des premières dispenses, — combien parcimonieuses! — du jeûne eucharistique sont sortis des mouvements qui n'eussent guère été possibles sous le règne de Pie X. La hiérarchie évolue et elle s'en rend compte, même quand elle paraît s'y refuser. L'Esprit la soutient.

Elle a pour fonction de voir avec lucidité quel est en son siècle le service de l'Evangile. Il doit être annoncé en termes appropriés : actuels, exacts, assimilables. De la part du hiérarque cela suppose un effort constant pour s'informer, pour dominer ses préjugés d'éducation, de caste. C'est ce qui manqua le plus à Boniface VIII, canoniste engoncé dans ces principes absolutistes et qui n'avait pas compris que la Chrétienté d'Innocent III et de Grégoire VII n'était plus sous Philippe le Bel une entité vivante.

Les circonstances! voilà ce que doit connaître le messager de la Bonne Nouvelle. Une vue concrète de détails parfois très humbles et qui semblent méprisables parce qu'ils touchent à la politique. Pour les évêques du VIe siècle, en Gaule, le service de l'Evangile c'était de sauvegarder les derniers vestiges de la Paix romaine, de la culture antique. Pour Sixte V, c'était de préserver le royaume de France de l'hérésie huguenote. Mais comment s'y prendre? D'une part, le Béarnais, relaps et lié par son parti, d'autre part le Roi Catholique; mais c'était livrer la France à l'Espagne, et le Saint-Siège au bon plaisir de cet encombrant défenseur. Sixte V, tout passionné qu'il fût, vit plus clair que les ligueurs et misa sur Henri IV.

Tout cela sent le compromis et déroute des esprits absolus. Joseph de Maistre ne comprendra jamais que Pie VII ait accepté de sacrer l'assassin du duc d'Enghien. C'est pourtant le ressort de l'histoire de l'Eglise, qu'il faut savoir saisir : en quelles alternatives se trouvaient les hiérarques quand, de guerre lasse, ils ont opté pour la formule qui déconcerta l'intransigeance de leurs contemporains : le moindre mal. Ce n'est pas résignation ou lâcheté, c'est refus de désespérer.

Les hiérarques n'ont pas toujours l'audience des prophètes et les prophètes peuvent avoir raison. Le cas le plus aigu de l'histoire ecclésiastique est sans conteste le conflit d'Antioche qui opposa un apôtre à un autre, et quels apôtres! Pierre, le chef des Douze, l'une des « co-

lonnes » de l'Église, et Paul le prédicateur des Gentils. « Mais quand Céphas vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était blâmable ». Pierre avait biaisé dans l'application des décisions de Jérusalem et c'était une « hypocrisie », contagieuse d'ailleurs, car elle gagna jusqu'à Barnabé. La complaisance de Pierre pour les gens de Jacques menaçait d'entamer la doctrine et en même temps de compromettre le succès de l'Évangile. Paul le reprit en présence de tous (*Gal.*, II, 11-21). Ce sont là de grandes libertés, mais Paul voyait à ce moment plus loin que Pierre, et Pierre accepta que Paul le ramenât sur le chemin du progrès.

Au contraire, quand Cyprien, l'évêque de Carthage, disputait avec le pape Etienne de la validité du baptême administré par les hérétiques, Rome voyait juste. Au raisonnement abstrait de Cyprien : « Qui n'a pas l'Esprit Saint ne le peut conférer aux autres », elle répondait par la coutume universelle des Eglises. Le prophétisme était du côté de la Tradition vivante; la routine du côté de l'innovation ratiocinante.

Ils se querellèrent, puis Etienne retrancha Cyprien de sa communion. Les années passèrent; l'un et l'autre subirent le martyre, ce qui arrange tout dans les conflits ecclésiastiques. Mgr Darboy, l'archevêque de Paris, poussa très loin, ce semble, l'indépendance vis-à-vis de Pie IX, mais la Commune le fusilla. Il s'est trouvé des purs qui virent dans cette mort un châtiment. On ignorait jusqu'à présent que mourir pour Jésus-Christ fut un signe de réprobation.

Dans ces aheurtements les hiérarques rejoignent ordinairement la mentalité des prophètes; ils les tolèrent ou les soutiennent. Mais les synchronismes jouent parfois contre les chances d'une harmonie pourtant souhaitable. On l'a dit : le prophète est intempestif ou simplement prématuré. Le pape de Lamennais n'aurait pas dû être Grégoire XVI; et cependant ce pontife laissa passer le menaisianisme dans la politique des catholiques belges. Affaire de latitude et de température.

C'est alors que la hiérarchie oppose au prophète le droit établi et permanent; et le prophète se tait. Silence éloquent et plein de fruits! Avisé comme il était, on ne peut admettre que Vincent de Paul n'ait pas percé à jour les tares de l'épiscopat français de son temps. Il avait vu grandir l'un de ces candidats à la mitre, Paul de Gondi, qui avait pour seul titre d'être le neveu de son oncle; et puis, l'archevêché de Paris constituait un si riche bénéfice. Jamais il n'a déclamé contre les maux de l'Eglise; au conseil de conscience il a veillé à l'idonéité des nominations mais précisément il ne fit qu'y passer. Il s'est renfermé dans son rôle charitable de serviteur des pauvres, quêtant les riches sans leur reprocher leur luxe, tout au moins en ses discours. Agir lui suffisait, et si l'on peut mettre le sage et prudent M. Tronson parmi les prophètes, il ressort de sa correspondance qu'il était sans illusion

sur les prélats avec qui il traitait, mais il ne se croyait pas obligé pour autant de vaticiner.

Après quoi, si le prophète passe outre aux interdits de la hiérarchie, il meurt! Jérémie échappa de justesse, mais Jésus de Nazareth se livra à ses juges et Jeanne d'Arc disait à Cauchon : « Evêque, je meurs par vous! »

La hiérarchie tueuse de prophètes? « Nuques raides, oreilles et cœurs incirconcis, toujours vous résistez à l'Esprit Saint! Vous êtes bien comme vos pères! Lequel des prophètes, vos pères n'ont-ils pas persécuté? Ils ont mis à mort ceux qui prédisaient la venue du Juste, celui-là même que maintenant vous avez trahi et assassiné, vous qui avez reçu la Loi par le ministère des anges et ne l'avez pas observée. » (*Act.*, VII, 51-53). Tout est dit dans ce discours d'Etienne; nous savons que le meurtre des prophètes ne vient pas de l'Esprit qui les inspira, ni de Jésus qui investit de leur puissance les Apôtres et leurs successeurs. Mais alors, comment est-ce possible?

Songeons aux tentations qui assaillent la hiérarchie; elles se résument d'un mot : l'actualité. Le hiérarque peut oublier qu'il est un intendant responsable et perdre de vue le jugement futur, comme les vierges folles à la lampe sans flamme. Ce mot de Hardouin de Péréfixe, l'archevêque de Paris, assoté par les protestations tumultueuses des nonnes de Port-Royal : « Nous en appelons au jugement de Dieu, Monseigneur! » — « Nous verrons ça quand nous y serons! » — L'échéance lui semblait plus lointaine que celle du déplaisir de Louis XIV.

La hiérarchie est gouvernement des âmes, donc puissance, et elle doit défendre son droit contre les entreprises de Dathan et d'Abiron, contre les antipapes. Cela s'impose, et cela se peut faire en toute démission de soi, pour sauvegarder le dépôt; mais le goût de la domination guette les prélats, nous dit Grégoire le Grand, et qu'ils viennent à y céder ils glisseront du mépris de leurs ouailles au désir de s'accommoder à leur temps, à leur siècle. Ils mettront leur appui dans la bureaucratie, dans la politique.

Judas Macchabée avait pris la tête d'un mouvement de résistance aux décrets impies d'Antiochos IV. Ses visées étaient toutes religieuses; cependant, une fois le Temple reconquis et purifié, force fut de se maintenir au pouvoir pour empêcher un retour offensif des collaborationistes. Après sa mort, Jonathan et Simon, ses frères, poursuivirent l'œuvre commencée. Elle se termina par l'exaltation d'une dynastie sacerdotale, dont le dernier représentant n'était plus qu'un pontife ivrogne, qui massacrait son peuple dans les parvis du Temple N'eut-il pas mieux valu abandonner cet édifice aux idoles d'Antiochos?

Tentation de l'actuel, du transitoire. Satan l'avait essayée sur le

Seigneur Jésus : « Je te donnerai toutes ces choses, si... » Mais les prophètes interviennent, salubres gêneurs : S. Bernard écrit pour son disciple, le pape Eugène III, le *de Consideratione*, sainte Catherine de Sienne adjure les papes d'Avignon de réaliser la réforme de l'Eglise dans son Chef et dans ses membres. Ce fut le malentendu constant des derniers siècles du moyen âge entre les spirituels et les politiques.

S'il se laisse éblouir, le hiérarque perd le sens de sa vocation, — heureux encore s'il n'a pas conquis son bénéfice par quelque opération simoniaque! — alors le sel de la terre s'affadit.

Mais les prophètes? sont-ils immunisés contre toute tentation? Il en est de faux et de menteurs, affreux opportunistes que stigmatisait Jérémie et dont les prédictions n'étaient que flatterie du fanatisme populaire, de l'ambition des grands.

Certains sont véridiques et criminels tout ensemble. Caïphe annonçait l'avenir en sa qualité de grand-prêtre, mais ses propos étaient cyniques (Jean, XI, 51). D'autres sont défaillants; leur clairvoyance subit des éclipses, comme Jeanne d'Arc après Reims. Ses voix l'avaient-elles vraiment envoyée sur Paris?

Les prophètes sont des hommes comme nous, « impressionnables ». Ainsi fut Elie, « le prophète de feu » (Jac., V, 17). Il avait mis en déroute les prophètes de Baal et ramené par un prodige le peuple entier vers Yahweh; la menace de Jézabel lui fit peur; il s'enfuit et implora de mourir. Jonas était indocile. Envoyé en mission à Ninive, il prit la route de Gibraltar! Ramené de force, il s'indigna de voir ses prédictions tenues en échec par le repentir des Ninivites. Son amour-propre était en jeu.

« Vous ne savez de quel esprit vous êtes! » dit Jésus aux fils de Zébédée quand ils réclament le feu du ciel pour un village de Samarie (Luc, IX, 55). C'est le danger que courent les prophètes de frelater de politique ou de violences le message dont ils ont la charge. Les Spirituels, au XIVe siècle, voulaient faire de la pauvreté franciscaine la loi commune des clercs. Ils allaient vers l'hérésie et finirent par confier les destinées du pur Evangile au triste Louis de Bavière.

C'est que, sur le prophète, l'Esprit passe. Il a son heure et pas davantage. Tandis que le hiérarque est constitué en pouvoir pour sa vie entière.

Il ne peut être question de clore ce débat en renvoyant dos à dos Alexandre VI et Savonarole. Ils représentent bien un cas extrême dans les différends qui peuvent surgir entre la hiérarchie et le prophétisme. Le premier était pape, mais simoniaque, concubinaire, et sa politique mettait à l'encan les biens du Saint-Siège. L'autre était austère, sincère, épris du règne de Jésus-Christ, mais il vaticinait de travers quand il voyait dans le chétif Charles VIII un nouveau Cyrus,

et sa politique florentine tournait à tyrannie de cagots. Il mourut sur le bûcher; c'est un honneur pour lui d'avoir été exécuté par les ordres d'un Alexandre VI qui fut pour son compte enterré selon tous les rites réservés aux successeurs de Pierre, sans que la conscience chrétienne en reçoive quelque satisfaction.

Mais de quoi s'agit-il? Du service de la Bonne Nouvelle auquel doivent travailler en parfaite harmonie les hiérarques et les prophètes.

Les uns et les autres sont mus par l'unique Esprit et par Lui investis de leurs pouvoirs. Chacun dans sa sphère, ils sont libres de la liberté des enfants de Dieu.

Mais c'est de la liberté de l'Esprit, non de l'homme spirituel, qu'au contraire l'Esprit enchaîne en même temps qu'il l'envoie.

Chacun d'entre eux a pouvoir sur les consciences qu'ils avertissent au nom de Dieu. Mais c'est le pouvoir de l'Esprit, non du hiérarque ou du prédicant. La limite de leur pouvoir, comme de leur liberté, c'est leur responsabilité de serviteurs qui rendront leurs comptes à leur Maître.

Or l'enquête portera sur l'essentiel : le service de la charité rendue tangible dans l'unité de l'Eglise entière.

Le schisme! voilà le crime essentiel, la défaillance sans excuse. Malheur au prophète qui le déchaîne par sa nervosité, son manque de mesure, son imprudence, sa superbe; on le jugera à ses fruits : le schisme.

La hiérarchie ne peut fauter par schisme; organiquement, elle est le signe de l'Unité, son principe et son centre. Mais elle peut le provoquer de mille manières. La négligence à réprimer les abus. Les Spirituels exagéraient le souci de la pauvreté, mais fallait-il que la politique fiscale de Jean XXII les y poussât? Ou encore l'arrogance du pasteur n'est-elle pas un danger quand il harangue ou gourmande ses ouailles pour leur faire entendre raison. Est-ce pour les gagner en les persuadant, ou pour les abîmer que Boniface VIII écrit à ses adversaires? Enfin le manque d'imagination spirituelle sera fatal à la conduite de l'Eglise aux heures de crise : « Querelles de moines! » voilà comment Léon X salua les débuts de la Réforme. Que pouvait-il deviner de la fermentation spirituelle qui travaillait l'âme de ces lourds *Tedeschi,* bons à payer le denier de S. Pierre?

Mais en un cas comme dans l'autre, le lait des enfants se change en absinthe; les âmes pâtissent et les serviteurs de l'Evangile trahissent leur mission.

Négligente, provocante, la hiérarchie a droit à l'obéissance et ses décisions lient toujours les consciences, à tout le moins, en certains cas, au for externe.

C'est là son privilège : « Qui vous écoute, m'écoute » et encore :

« Faites ce qu'ils disent et non ce qu'ils font ». Mais qui n'entrevoit quelle condamnation est incluse dans cette consigne.

Privilège, au sens strict du mot, c'est-à-dire traitement de faveur mais en vue du bien commun. Il ne s'agit pas de sauvegarder l'amour-propre d'un hiérarque que sa précipitation a fourvoyé, mais de sauver l'institution, la succession apostolique. Aussi le privilège de la hiérarchie est-il onéreux pour le hiérarque coupable et pour ses successeurs innocents qui recueilleront un héritage obéré par ses maladresses. Ce privilège d'ailleurs n'autorise aucun abus de pouvoir. L'évêque de Beauvais s'est trompé en brûlant Jeanne d'Arc. C'est en mourant que Jésus de Nazareth abolit la hiérarchie qui l'assassinait.

Jésus dont procède toute hiérarchie et tout prophétisme, qu'ils l'aient précédé dans le temps ou qu'ils lui fassent suite.

Au jour de sa Transfiguration, il s'apparut à ses disciples dans la gloire, tandis que Moïse avec Élie lui faisaient cortège. D'une part la Loi et les institutions judaïques, d'autre part la Prophétie. Il les réunissait autour de sa personne, lui leur Seigneur et leur inspirateur.

C'est le symbole des rapports qui se doivent établir entre les hiérarques et les prophètes. Ils ne font qu'un dans le Seigneur Jésus et les charismes se mélangent à son service dans le charisme de la charité.

« Écoute, Israël! Yahweh ton Dieu est unique! Tu aimeras Yahweh, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force. » (*Deut.*, VI, 4-5). L'unicité de Dieu entraîne l'unicité de l'Eglise; il n'est qu'un seul médiateur, Jésus-Christ. C'est d'elle encore que découle le précepte de l'amour envers Dieu et envers le prochain. Le plus grand des commandements (Matth., XXII, 37), mais c'est aussi le plus lourd de tous. Le monde est parvenu à la connaissance et à l'adoration du Dieu unique, il ne s'est pas encore élevé jusqu'à la charité parfaite envers tous les hommes. Le schisme lézarde la chrétienté; il est temps que les prophètes se lèvent pour rappeler que l'unité du troupeau chrétien est essentielle à la mission de Jésus et de ses Apôtres ici-bas.

Fribourg. Dom Hilaire DUESBERG, O.S.B.